

## **La gare, de Jean-Jacques Nuel, éditions Orage-Lagune-Express, 2000**

La modestie de l'écriture. C'est ce qui vient à l'esprit après la lecture de ce petit livre, publié fort joliment par les éditions Orage-Lagune-Express d'Oyonnax, et qui réunit trois textes du Lyonnais Jean-Jacques Nuel. Dira-t-on qu'il s'agit de nouvelles ? Il y a dans les sujets, empruntés au quotidien, comme une simplicité, et dans leur traitement comme un refus de l'effet, qui dessinent une littérature posée, mesurée. Faite de précision et de fragilité. Il n'y aurait qu'un pas pour qu'on verse dans l'étrange, dans le malaise. Jean-Jacques Nuel ne le franchit pas, demeure sur le bord, là, au point d'équilibre, sur l'aigu d'une discrète douleur. On sent qu'un souffle pourrait tout faire basculer...

### **Lyon Figaro**

Le personnage principal des nouvelles de Jean-Jacques Nuel est toujours un écrivain. Un auteur en quête de gloire, de succès, de lumières. Mais ce pauvre rêveur est loin du boom éditorial. Il rêve en dévorant quelques revues littéraires, le dimanche après-midi, après une balade pathétique et rituelle au kiosque de la gare. Il devise avec un aréopage de losers, dans un marché de la poésie qui sent le renfermé et les ambitions trahies. Jean-Jacques Nuel sait raconter ce monde, lent et mélancolique, de celui qui attend mieux de sa vie. De celui à qui l'on dit sans arrêt qu'il a tout, et à qui il manque l'essentiel. Un brin désespérée, cette plume lancinante et romantique plonge dans un univers très construit. Il ne se passe pas grand-chose dans les textes de Nuel, comme il ne se passe rien dans la vie de son personnage. Mais c'est cette absence, cette attente, cette angoisse que l'auteur raconte avec une précision millimétrique.

### **Le Progrès de Lyon**

Un petit livre « La gare » de Jean-Jacques Nuel vient de sortir en librairie. Une merveille d'édition signée Orage-Lagune-Express d'Oyonnax pour ce minuscule ouvrage qui se vend 35 francs. Voilà un texte de grand ordre, une sorte de chef d'œuvre. Mais qui le connaîtra, avec une diffusion forcément confidentielle ?

### **André Mure, Le Progrès de Lyon**

Dans ce recueil, Jean-Jacques Nuel, nous propose d'accompagner l'errance d'"il", de l'"écrivain", puis de Jean-Marc, dans 3 situations, 3 moments de leur vie, d'une vie, qui est peut-être la même, peut-être 3 autres. Il ne nous en dit rien...

#### **L'écriture et la Gare**

Ces 3 histoires ont en commun, les gares, la littérature, la ville de Lyon, où "il", "l'écrivain", puis "Jean-Marc" promènent leur solitude, indifférents à ce aussi bien qu'à ceux qu'ils croisent, les jours où le temps est comme suspendu : les dimanches d'ennui. Trois histoires courtes et denses, dont la littérature est le personnage principal.

L'auteur nous dit que "les mots ne sont rien", qu'ils n'ont pas de mémoire", et que l'"on écrit comme on vit, sur du vent, sur de l'eau, sur de l'air". S'ils n'ont pas de mémoire, c'est sans doute parce qu'ils sont La Mémoire de l'Homme, mémoire de nos vies, comme une trace laissée derrière nous, pour l'éternité... Si l'on écrit comme on vit, c'est parce que l'on ne peut écrire que la vie... parce qu'écrire c'est décrire. On dit que les paroles s'envolent et que les écrits restent, mais sans la parole, les écrits ne sont rien, rien d'autre que le véhicule de la langue, "alignée de signes muets, stupides" auxquels elle donne corps et sens, et dont elle est l'essence.

Il est beaucoup question de gares aussi, dans ces trois histoires, comme si dans le fond, une oeuvre littéraire était une sorte de gare, lieu de passage, où l'on croise d'autres vies, où l'on se perd, se retrouve, et dont on sort toujours transformé, comme après un voyage...

Écrire, c'est voyager à l'intérieur de soi-même, sortir de soi pour aller vers les autres, comme une aventure intérieure, un voyage immobile, comme celui que font les héros de ces trois histoires. Voyage immobile qui entraîne d'autres, ceux que feront, à leur tour, les lecteurs, à l'intérieur d'eux-mêmes, puis vers l'auteur, les autres lecteurs, comme on se croise dans une gare, proches à se toucher, se frôler, et pourtant sans se voir...

**Isabelle Chanvillard, La Voix du Lyonnais**

Dans ces textes, l'auteur nous présente des portraits d'écrivains... ou les différentes facettes d'un même auteur. Habités par l'écrit, ses personnages possèdent bien sûr les travers de ceux qui recherchent ou attendent la reconnaissance, sinon la notoriété. Mais, à ce stade de leur parcours, ils sont encore à peu près sincères avec eux-mêmes et la réussite, tout au moins au sens où on nous la montre aujourd'hui, reste éloignée de leurs préoccupations. Ils vivent d'abord dans leur monde intérieur, en quête de quelque chose qui est peut-être moins la littérature qu'un véritable besoin d'identité. L'écriture, sobre et directe, adaptée au sujet, rend ces personnages d'autant plus attachants qu'ils peuvent paraître dérisoires. Ces textes sont extraits d'un ensemble intitulé Portraits d'écrivains, ensemble qui pourrait, une fois publié, servir utilement tous ceux qui se mêlent d'écrire. La fiction (mais s'agit-il bien de fiction ici ?) présente souvent d'indéniables qualités pédagogiques. A lire avec lucidité.

**Rétro-Viseur**

Après avoir fait ses preuves en tant que poète (Du pays glacé salin, Cheyne éditeur 1984) puis affiné encore sa plume à l'exercice méticuleux de la prose courte et de l'aphorisme humoristique (cf. sa longue collaboration à Fluide Glacial), Jean-Jacques Nuel a orienté peu à peu son travail vers la nouvelle. Son écriture a conservé cette minutie acquise dans le travail du court. Elle s'attache à mener une exploration poétique, cocasse et porteuse de questions sur le thème de l'écriture. Ces dernières années ses textes ont été publiés dans un nombre impressionnant de revues (L'Infini, Nouvelle Donne, Rimbaud Revue, Poésie Première, la Nouvelle Tour de Feu, Salmigondis... pour ne citer qu'elles). Jusqu'à ce jour aucun éditeur n'avait pris le risque de les réunir en recueil. Parce que la nouvelle est un genre difficile, en terme de vente du moins, et qu'un auteur venant du "court" est encore plus difficile à vendre, quel que soit son talent. Il fallait donc l'indépendance, et la foi, d'un éditeur tel qu'O. L. E. pour réaliser ce séduisant objet de lecture où trois nouvelles de Nuel donneront un avant goût de la prose de ce sculpteur de mots attaché à dépeindre, par sa plume ironique, un peu mélancolique mais dépourvue de tout cynisme, l'univers d'un amoureux de littérature depuis ses dimanches solitaires en plein cœur de Lyon jusqu'à son rendez-vous annuel avec le Marché de la Poésie.

**Salmigondis**

Le style de Jean-Jacques Nuel, auteur lyonnais, se caractérise par son dépouillement : quête du terme juste (tout comme Raymond Carver, le précisionniste, il avoue retoucher maintes fois ses textes), brièveté des phrases, descriptions minutieuses. En parlant d'un autre écrivain, peut-être son reflet, il écrit : « Son esprit est construit ainsi, lent, secondaire, décomposant les étapes. C'est comme ça qu'il essaie d'écrire, par touches successives, par retours, dans la distance des jours. » Et dans cet écrivain dont il raconte le dimanche il y a sans doute une part de lui-même. En effet, tout comme certaines créations théâtrales s'interrogent sur le théâtre, l'auteur écrit pour nous parler de l'écriture, chacun des personnages des trois nouvelles de ce recueil étant écrivain, chacun s'interrogeant sur l'écriture, l'ambition d'un auteur insatisfait en dépit de petites réussites. En peu de mots, il raconte le rôle de la littérature, qui « occupe un faible volume dans l'espace », pensée d'un auteur qui regrette que la multitude des langues fasse obstacle à la communication universelle de son œuvre. Dans Le marché de la poésie,

Jean-Marc se régénère chaque année en juin, par un voyage programmé. Nécessairement, la gare réapparaît, lieu de tous les départs affairés, à l'opposé des déambulations purement littéraires du « voyageur immobile » qui vit en solitaire dans l'ici et le maintenant et prend plaisir à observer ses compagnons humains du haut de toute sa lenteur.

[Sitartmag.com](http://Sitartmag.com)

Nuel entre en gare

Le problème avec Nuel, c'est de savoir qui il est. Depuis près de vingt ans que son nom apparaît dans l'espace des revues ou des micro-publications, il offre une image fractionnée, des reflets d'un miroir brisé dont les morceaux juxtaposés renvoient dans des directions différentes et rendent l'ensemble difficilement lisible. Jean-Jacques Nuel se plaît depuis longtemps à jouer des personnages divers, éloignés et quasi inconciliables, entre lesquels le lecteur a du mal à tisser des liens. On l'a connu poète (étiquette qu'il déteste !) dans les années 80 (sa première publication fut *Du pays glacé salin* chez Cheyne), rédacteur de guides pratiques pour les auteurs (dont un récent *La Revue, mode d'emploi*), créateur et animateur de la revue littéraire *Casse*, biographe redécouvreur du poète lyonnais oublié Joséphin Soulyard, pourvoyeur de textes drolatiques et de bons mots dans le magazine d'humour *Fluide Glacial*. Toutes ces activités visibles n'étaient en réalité que connexes ou annexes à une autre activité, plus essentielle, depuis longtemps invisible, secrète, souterraine - une patiente recherche littéraire qui se traduit par l'élaboration d'un corpus de textes en prose, en perpétuel déploiement, dont le titre générique est « Portraits d'écrivains ». Ces textes ont commencé à paraître ces dernières années dans de nombreuses revues (dont *L'Infini*) et le mince livre *La gare*, chez Orage-Lagune-Express, en est le premier « recueil » édité.

Parfois ironiques, d'autres fois désespérés, toujours lucides et désenchantés, ces portraits mettent en scène un personnage, un « il », un écrivain frère de l'auteur ; ces « ils » représentent en fait toute une famille d'écrivains, généralement inconnus, exceptionnellement célèbres, formant une série de « caractères ». Sous le couvert du il, on pressent que c'est souvent le je qui parle, et que dans cet exercice on se retrouve très près de l'autofiction. Cependant, au travers de textes éminemment personnels, voire égocentriques, et qui traitent de thèmes peu valorisants comme le refus des manuscrits par les éditeurs et la douleur d'être inédit, Nuel parvient à peindre derrière l'écrivain l'homme, en ce qu'il a d'universel dans son expérience de la déception et de la souffrance, l'homme aux prises avec le temps ou empêtré dans son passé, celui que nous sommes tous, sans nécessairement écrire. *La gare* constitue l'un des premiers points d'entrée d'une œuvre dont le caractère éparé reste l'obstacle à l'émergence d'une image consolidée de l'auteur plus fidèle à ses véritables profondeurs.

[La Nouvelle Tour de Feu](#)

Les personnages et les lieux que Jean-Jacques Nuel évoque vivent lorsqu'on le lit comme s'ils étaient nos propres souvenirs. Les lecteurs de *Poésie/première* ont pu le constater à la lecture du "marché de la poésie", publié dans le numéro 14, qu'ils retrouveront avec plaisir dans cette plaquette aux côtés de deux autres textes. Ces trois portraits d'écrivains posent le problème de la place de la littérature dans la société. Nos villes sont les centres nerveux d'un réseau mondial de communications où les trains, les hommes et les textes se croisent et souvent se cachent dans la rumeur des gares. La littérature y est marginale, à l'image des revues noyées sous le flot de l'information, des poètes enfermés dans les rituels du marché de la poésie, des langues qui ne parlent jamais qu'à quelques groupes humains. Pour autant, Nuel ne laisse pas l'angoisse pascalienne le gagner devant la finitude de l'écrivain : "la bière est fraîche, douce et un peu âcre à la fois, un goût mêlé comme les heures de la vie".

[Poésie/première](#)

Ce fascicule, d'une vingtaine de pages à glisser dans une poche, regroupe trois textes en prose : "La gare", "Les langues", "Le marché de la poésie". Les réflexions cheminent entre les descriptions, empreintes d' accents pascaliens jamais amers. Si, dans "La gare", "Dimanche est un jour de trop", la solitude de l'auteur, spectateur de la solitude des autres, est une solitude habitée par l'intérêt littéraire. L'écrivain reconnu s'interroge dans "Les langues" sur un "bonheur qui n'est jamais complet", le mythe de Babel, la pérennité de l'oeuvre." Le marché de la poésie " dépeint ce "village du livre dont tous les habitants se connaissent ". Nous le reconnâtrons et nous y reconnâtrons. L'écrivain y "aime ce dosage exact d'illusion, de désillusion, d'excitation, d' abatement" qu'il y rencontre.

**Le Cri d'os**